

Philippe Lejeune, *Les Brouillons de soi*, coll. « Poétique », 1998
Gilles Philippe

Citer ce document / Cite this document :

Philippe Gilles. Philippe Lejeune, *Les Brouillons de soi*, coll. « Poétique », 1998. In: Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention), numéro 15, 2000. pp. 183-184;

https://www.persee.fr/doc/item_1167-5101_2000_num_15_1_1171_t1_0183_0000_5

Fichier pdf généré le 05/05/2018

S. Scheibe (p. 168-176) distingue également deux écritures différentes, «Kopfarbeit» et «Papierarbeit». Pour la première, il propose un appareil de variantes à partir des mots, pour la deuxième, il privilégie un appareil synoptique de variantes. Ensuite, H. Zwerschina (p. 177-193) montre les limites d'une présentation synoptique de textes appartenant au même «dossier génétique». Chez Trakl par exemple, on distingue dix phases génétiques qui réclament une présentation et un système extensif de références. Les trois articles suivants portent sur la numérotation des vers, très complexe dans le cas où les réécritures dépassent les limites du vers. G. Martens présente une combinaison synoptique de plusieurs numérotations génétiques chez Heym (p. 198-210), et il y ajoute des sigles qui indiquent les différentes campagnes d'écriture (p. 223-232). R. Bücher applique ce système aux poèmes de Celan (p. 211-222). À partir d'un exemple de Droste-Hülshoff, B. Plachta et W. Woesler (p. 233-284), écartant la reproduction des manuscrits, optent pour l'édition d'un seul texte de référence, accompagné par un appareil de variantes génétiques. Plachta applique ce système à un poème de Freiligrath, Woesler ajoute des solutions adaptées aux déchiffrements difficiles. Comme les textes en prose sont encore plus complexes, les articles de la 4e partie proposent des modèles différents. Celui de S. Scheibe (p. 287-293) plaide pour une présentation synoptique et génétique sous forme de «partition», et la commente par un exemple de Fühmann (déjà publié dans *editio* 2/1988). Le modèle de H. Fröhlich (p. 296-301), qui postule

implicitement une orientation téléologique de toute écriture, se divise en deux parties : l'édition d'un texte de référence, accompagné d'un appareil de variantes, et, dans le domaine des «avant-textes», l'édition de manuscrits accompagnée d'un appareil génétique. Le recueil se clôt sur les articles de H. W. Gabler et de J.-L. Lebrave (p. 315-345) qui illustrent les possibilités des éditions électroniques, et notamment des hypertextes qui répondent à la pluridimensionalité de la genèse littéraire. Lebrave fournit un exemple bien illustré, la genèse de l'incipit d'*Hérodiade* de Flaubert ; Gabler réclame un système standardisé qui, sur la base de SGML (*Standard General Mark-Up Language*), permette de numériser les textes manuscrits. Étant donné la multiplication prévisible des éditions électroniques dans un proche avenir, il souligne l'urgence d'un tel système.

Ce recueil constitue un instrument de travail intéressant, même si l'on peut regretter que les articles aient tendance à toujours reprendre les mêmes exemples. D'autre part, comme l'ensemble date de 1995, il ne prend pas en compte des éditions plus récentes, p. ex. celle des œuvres de G. Keller et de F. Kafka (Stroemfeld/Roter Stern) qui combinent les présentations imprimées et numérisées.

Philippe Lejeune, *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1998, 430 p.

Compte rendu par Gilles Philippe

Le plus récent de la déjà fort longue série d'ouvrages consacrés par Philippe

Lejeune aux corpus autobiographiques accentue le tournant clairement génétique pris par sa recherche au long de ces dernières années. L'auteur entend ici de montrer que la spécificité des avant-textes autobiographiques est la face visible de l'originalité du geste scripturaire qui les fonde. C'est cette originalité que Philippe Lejeune analyse depuis près de trente ans.

La première partie de l'ouvrage propose cinq entrées dans les «coulisses» de l'écriture de soi. Le premier texte revient sur la question de l'ancrage intertextuel de l'autobiographie : on écrit sur soi parce que d'autres ont déjà eu l'idée de le faire. Aussi les textes autobiographiques présentent-ils toute la gamme des configurations intertextuelles imaginables. Deux textes des années quatre-vingt servent ici de point de départ : l'un de Marcel Benabou, très littéraire, joue de façon complexe sur la réécriture ; l'autre, publié à compte d'auteur par un écrivain de circonstance, présente un emploi candide mais intéressant de la citation documentaire comme étau du récit. Les trois chapitres qui suivent sont moins génériques et s'interrogent, en convoquant des corpus très divers (littérature, expérience pédagogique, manuels d'écriture anglo-saxons), sur les modalités, la place et la signification de trois thèmes fortement représentés dans la littérature autobiographique : le soupçon sur la véracité ou l'exactitude du souvenir d'enfance ; l'hypothèse contrefactuelle (qu'eût été ma vie si... ?) ; la représentation du moment capital, le «tournant de la vie». Cette partie s'achève de façon plus ludique sur la recension des mille et une contraintes de classement

ou d'écriture, attestées ou non dans l'histoire littéraire, que pourrait s'imposer un autobiographe « oulipien ».

La seconde partie de l'ouvrage est plus nettement génétique et fait une large part à l'étude d'avant-textes. Dans le chapitre introductif, Philippe Lejeune fait l'histoire de son travail dans le cadre des recherches menées à l'ITEM et montre que la spécificité de la génétique des textes autobiographiques va au-delà des difficultés présentées par des corpus contenant des informations confidentielles. Face aux brouillons de récits de vie, le généticien adopte un double point de vue : strictement psychologique, d'une part (comment on trie et comment on gère ses souvenirs); strictement esthétique, de l'autre (comment on met en texte le résultat de ce tri). Il s'agit, *in fine*, face à tout corpus, à la fois de nier sa spécificité pour montrer comment il est soumis à une contrainte générique forte et de retrouver sa spécificité en montrant le travail de dépassement de cette contrainte.

Les deux plus longues études du livre sont alors consacrées aux *Mots* de Sartre et à *Enfance* de Sarraute. On se souvient que, depuis 1976, Lejeune n'a cessé d'affiner sa description du texte de Sartre au fur et à mesure que l'on découvrait les brouillons de l'œuvre; le texte présenté ici reprend pour l'essentiel la contribution de l'auteur au livre consacré aux *Mots* par l'équipe Sartre

de l'ITEM sous la direction de Michel Contat, enrichie entre autres choses de l'étude d'un des tout premiers cahiers préparatoires, qui n'avait pu être utilisé pour l'étude de 1996. L'analyse génétique des *Mots* confirme l'intuition première de Lejeune : la présentation chronologique des souvenirs masque une présentation thématique, car Sartre a voulu construire une sorte de récit à thèse qui présente les souvenirs selon une dialectique où tout trouve sens. Mais l'économie des *Mots* s'explique aussi par des raisons psychologiques : Sartre a assombri une enfance sereine en y transposant le récit impossible de son adolescence malheureuse et en y emblématisant les vraies ruptures à venir. Comme l'étude des *Mots*, celle d'*Enfance* de Sarraute débute sur une description générale de l'ouvrage (théâtralisation des mémoires et esthétique très contrôlée de l'*opus incertum*) pour ne s'intéresser aux avant-textes que dans un second temps. Mais alors que pour *Les Mots*, Lejeune avait privilégié un endroit stratégique (la fin du récit) et surtout envisagé l'agencement général de l'œuvre, il ne s'intéresse ici qu'à un passage, et un passage non stratégique, le deuxième chapitre du livre, et retrouve dans ces brouillons l'obsession du mot juste et la mise en scène du propos qui sont les thématiques majeures de l'œuvre publié de Sarraute.

Le second volet de la seconde par-

tie des *Brouillons de soi* est consacré à la forme journal. Face à un tel corpus, l'analyse génétique change d'objet et d'enjeu : le vrai journal n'a pas d'avant-textes, mais se constitue dans un mode particulier d'écriture et de rapport au temps. Trois études montrent comment naît un journal : Philippe Lejeune retrace et analyse tout d'abord l'histoire du journal d'Anne Frank et de ses réécritures ; décrit ensuite l'étrange journal-album où Claire conserve de minuscules documents à l'appui de son récit quotidien, selon une pratique apparue au début du vingtième siècle ; étudie enfin la légitimation de l'entreprise diariste à partir de quatre débuts de journaux célèbres (Stendhal, Constant, Guérin, Amiel).

Par l'ampleur des problématiques étudiées, la multiplicité des orientations disciplinaires évoquées (esthétiques, sociologiques, psychologiques, linguistiques), la diversité des corpus convoqués, Philippe Lejeune, dans ce livre dont la précision d'information ne rend pas la lecture moins plaisante, montre que l'enquête génétique ne parvient à décrire le matériel qui lui est soumis qu'à partir d'une réflexion en amont sur le statut des textes finis. C'est ce qui donne une unité à ce livre qui reprend, à l'exception du tout dernier chapitre, des articles parus entre 1988 et 1996, souvent fortement remaniés pour cette publication en volume.